à Monsieur
L. Beckers.
témoignage de respectueuse
sympathie

Marcelangenot

LES POÈMES INUTILES

DU MÊME AUTEUR

Et Voilà Comment (comédie en vers), L. Vanier, Paris.

Baiser de Reine (comédie en vers), Lacomblez, Bruxelles. (3me édition.)

Représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre Mondain, décembre 1907.

Le Souffleur de Bulles (poèmes), Lacomblez, Bruxelles.

A Propos d'un Pamphlet, à M. O. Mirbeau. (Vromant, Bruxelles.)

Vers le Sphinx (voyage) Vromant, Bruxelles.

EN PRÉPARATION

La Divine Pauvreté (poèmes).

La Dentellière de Malines (Drame symbolique).

Les Mémoires d'un Enfant de Cœur.

Les Contes et les Poèmes sceptiques. (Illustrés par l'auteur.)



Justification du tirage

MARCEL ANGENOT

LES POÈMES INUTILES

Tu sais ma passion, que, pourpre et déjà mûre,
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure.
MALLARMÉ.

PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, ÉDITEURS
7, Rue Corneille, VIme

A LA MÉMOIRE

DE

LÉON DEUBEL,

QUE JE N'AI PAS CONNU,

MAIS

PARCE QU'IL FUT UN BEAU POETE

ET QU'IL EST MORT

DE FAIM.

M. A.

Manifeste

J'ai la joie de penser que j'ai fait ces poèmes
Pour la seule vertu de chanter ce que j'aime ;
D'avoir dans un enclos interdit aux regards,
Elevé pour moi seul ces plantes, au hasard !
Et d'avoir en ce siècle économe et fertile
Consacré mon labeur à ces chants inutiles.

Art poétique

De la musique avant toute chose.
P. VERLAINE.

De l'amour avant toute chose :
Sans lui, tu ne chanteras rien,
Et seule la musique vient
Aux lèvres qui souvent se posent.

Tu peux ressusciter, au rythme de tes vers,
Byzance ou Babylone à jamais endormies,
Et des vieux parchemins tout dentelés de vers
A grands coups de labeur, exhumer des momies.

Oui, tu peux, sans aimer les choses que tu chantes,
Promener sur un luth tes doigts ingénieux ;
Et peut-être, à Cybèle, ô fils des Corybantes,
Adresser un hommage à réjouir les dieux.

Mais plutôt au moment que rencontrent tes pas
Une lumière, un chant, un gouffre, une altitude
Dis ton cœur ébloui, blessé ! mais ne viens pas
Nous chanter un sujet d'étude.

Sois le faune velu
Traqueur de volupté dans la forêt profonde,
Qui peut, d'une bacchante embrassant le corps nu,
Croire étreindre le monde.

Ah ! renonce à chanter si tu n'es pas celui
Que trouble encore la flûte inégale de Pan,
Et dont le torse fort et libre comme lui
Porte, sans le savoir, un cœur dont tu dépends.

Car aimer seul importe
Et rien n'est poésie,
Et rien n'est éternel, rien vérité ni vie
Qui de ton cœur ne sorte.

*
* *

Donc il aura fallu pour que tu te réveilles,
Muse, qui vers un but toujours sombre appareilles
Cher douloureux enfant que n'abrita jamais
Une âme où la quiétude obscurément dormait!
Donc il aura fallu pour que ma rêverie
Par ta seule présence enfin portât son fruit,
Qu'une douleur éclose en moi et que s'enfuie,
Appeuré comme un faon qu'un rien met en détresse.
Le calme en moi couché, beau comme la Paresse.

Enfin

A ma femme

Comme Socrate, un jour j'ai bâti ma maison :
Vous censuriez aussi, la trouvant trop petite!
Que vous avais-je fait, vous autres, qui partîtes
Sans adieu ni raison?

Les uns plus avilis, colporteurs d'avanies,
Tous ceux qu'on abusa, les faibles excités,
Les lâches qui n'ont fui que mon adversité,
Les autres que je nie.

Les méchants qui n'ont pu, sans trouble et sans
[vengeance,
Voir un bourgeon de gloire écarter son duvet,
Des envieux, des nains, tous ceux qui me devaient
De la reconnaissance.

Mais tout cela, qu'importe enfin puisque je t'ai;
Tu seras l'avenir, et les autres qu'importe!
J'oublie avec la joie, enfant, que tu m'apportes
Tout ce qu'on m'a jeté.

J'oublie, avec l'amour profond dont tu m'assures,
Et ma fièvre calmée aux fraîcheurs de tes mains
Avec tout le bonheur que je pressens demain,
La griffe des blessures.

Je m'apaise et voici fondre en moi, sans effort
Comme au soleil s'évanouit un peu de neige,
Les haines d'autrefois dont mon passé s'allège
Avec tous mes remords.

Car tu fus à mes pieds brûlants le val humide,
Et dans le dénûment où mon cœur a grandi
Tu fus la toison d'or qu'on rapporta jadis
Des plaines de Colchide.

Et tu fus le vent tiède aux bons doigts de velours
Qui relève les blés couchés par la bourrasque,
Et la petite main qui souleva le casque
A mes tempes trop lourd.

*
* *

Tu demandes souvent pourquoi j'écris ces vers,
Où malgré ta bonté j'ai déploré de vivre,
Et pourquoi la douleur vient s'y mettre en travers
Et se coucher livide aux pages de mon livre?

Pourquoi, quand maternelle et grave tu me tiens
Enveloppé comme un enfant, dans ton grand châle,
Malgré ton clair désir, je ne te réponds rien
Sinon que je me sens une âme étrange et pâle.

Pourquoi, l'hiver, lorsque joyeux je t'accompagne
Chez des amis que nous aimons, vais-je soudain,
A l'heure des chansons et du vin de champagne,
M'asseoir seul et pensif, sur un banc du jardin.

Pourquoi, dans notre chambre où ta grâce fleurit,
Malgré qu'en souriant je dise que je t'aime,
En abaissant les yeux sur la page où j'écris,
Tombe-t-il une larme alors sur mon poème?

*
* *

C'est que j'ai tant souffert, lorsque j'étais enfant :
J'ai trop laissé mon âme en des mains inhumaines
J'ai trop laissé l'Amour, éparpiller au vent
Les trésors ingénus dont mes mains étaient pleines.

Et voici cependant que tu vins, la dernière,
Mais la seule à mon être accessible et voici
S'envoler doucement, d'un geste à ta manière,
Tout ce passé cruel avec tous mes soucis.

* * *

Quelque chose pourtant en nous-mêmes persiste,
Que n'empêchera pas le baume d'un pardon :
Un rien qui vogue encor dans l'âme heureuse et
[triste;
Un remords qui s'en vient, peut-être à l'abandon ;
Un souvenir défunt qui veut avoir été ;
Une larme dans l'air en rosée convertie ;
Un fantôme oublié qui revient entêté ;
Un reproche léger que le vent balbutie :
Graine soyeuse, au vol étrange, et qu'on peut voir
Pensive, voyager, l'été dans la lumière,
Ou feu follet qui vient danser parfois le soir,
Sur la tombe d'un cœur, dans l'âme-cimetière.

*
* *

Plus fort! Ah serre moi plus fort entre tes bras.
Aujourd'hui, je ne sais quel esprit délaya,
Poison subtil et sourd que ma sêve charrie,
La Mort en moi, que filtre à son insu, ma vie.

Laisse sur mes yeux clos la fraîcheur de tes doigts
Pianotant sa claire averse de pétales
Et regarde soudain monter à mon front pâle.
L'aurore du bonheur profond que je te dois.

Ne parle pas et sache aimer notre silence :
Sens-tu communier nos âmes, lentement ?
Et parce que, tout bas, je t'aime infiniment,
Entends nos cœurs se faire aussi des confidences.

Plus fort ! Ah ! serre moi plus fort entre tes bras.

*
* *

Moi qui n'ai pour génie hélas! que mon amour,
Et pour seule vertu que ton âme exilée,
Me voici donc, pour quel devoir obscur et sourd,
Avec la solitude au cœur inoculée.

Sisyphe des bonheurs que je n'aurai pas eus,
Remâchant les fadeurs de vagues soliloques,
Colin-Maillard, et canasson mal recousu
Trébuchant dans la soie de mon vieux cœur en
[loques

Ce soir, se cabre en moi plus haut notre jeunesse
Et je saigne au penser des instants en allés,
Puisque rien ne fera plus jamais que renaisse
Le baiser d'aujourd'hui qu'on nous aura volé

Que d'autres, sans amour, loin des villes s'isolent
« Comme un lys orgueilleux qui fleurit à l'écart »
Que d'autres loin du monde, en sages, se consolent
«Dans un monde trop vieux d'être venus trop tard!»

Moi je meurs lentement d'être seul, car je t'aime;
La solitude pèse et, lourd boulet de fer,
M'engouffre chaque jour plus avant, triste et blême,
Comme au large un enfant que l'on jette à la mer.

*
* *

Ce soir, je ne peux pas dormir;
J'ouvre ma fenêtre à la lune :
Si tu m'allais pourtant venir
Petit fantôme par la dune.

Là-bas, j'entends mousser la mer,
Et chaque vague qui défaille
Répercute en mon cœur amer
Le bruit de ta jupe de faille

Et telle est forte ma pensée ;
Et si fort mon cœur se souvient,
Si forte est ma plainte poussée
Que je te vois et que tu viens.

Et ce n'est pas un rêve, non,
Puisque je veille et que j'éprouve
Ton baiser, et que sur mon front
Cette rougeur chaude le prouve.

Des gens qui chantent dans la nuit,
Voyant cet homme à sa fenêtre,
Ont ri du poète et je suis
Plus heureux que ces gens peut-être.

Car ils n'ont pour se soulager,
Quand le mal tient leur âme basse,
Le pouvoir sublime que j'ai
De sentir un baiser qui passe.

Flandre

Il semble que la terre en fuite dans l'espace
S'immobilise enfin. Pas un souffle ne passe
Sur les oyats dardés que le vent ce matin,
Couchait encor sur le serpolet et le thym.

Sous le soleil battant, sur la plus haute dune,
Debout dans la tiédeur de l'air, il n'est aucune,
Aucune volupté qui vaille celle-là :
Et j'envie, à mourir, les oiseaux que voilà.

Je plane sur la mer que mon regard domine,
Et sens peser mon cœur au creux de ma poitrine.
Tout repose et la mer étale jusqu'au bord,
Sa nappe de mercure où rien ne bouge encor.
La vague fait, au long de la plage déserte,
Courir infiniment sa frise noire et verte.
Sur le flot, la mouette alanguit son vol mou,
Et les papillons bleus, combinant leurs remous,
Dans la chaude lumière où leur bande voltige
Dansent dans l'air marin comme des fleurs sans
[tige
La nature et la mer confondent leurs encens ;
Tout est force et j'éprouve au delà de mes sens.
L'atmosphère est si pure, et ma dune est si haute,
Qu'on voit l'indentation légère de la côte
Prolonger son feston jusqu'au port hollandais
D'où sort enfin le grand steamer que j'attendais.

La Flandre, autour de moi, multicolore et saine
Fleurit de bétail lourd à la mamelle pleine ;

Les trembles d'argent vert au feuillage cordé,
Dans le calme de l'heure ont des airs décédés ;
Tout se recueille et c'est comme un pays qui pense,
On entend s'éveiller tous les bruits du silence :
Un coq majestueux, à la crête émergeant
Comme un coquelicot dans les sureaux d'argent,
Chante clair, et, là-bas, le train souple, en partance,
Pousse un cri de désir qui griffe le silence.

Passant comme une flèche un moineau vagabond
Frôle ma main, tandis qu'au ciel, de bond en bond,
L'alouette, tirelirant, monte plus belle.
La note lumineuse, au loin, de la truelle
D'un maçon qui travaille, étonne mon repos.
Un bouvier, en sifflant, ramène son troupeau ;
Tout est chant, tout est joie : hommes, bêtes et
[plantes ;
La Flandre se pavane en sa mante opulente,
Et Bruges, dresse au loin, tel un sceptre de roi,
La silhouette en or vieilli de son beffroi.

Il semble que le sol brasille et qu'une flamme
Couronne à l'horizon, la grosse tour de Damme !
Tout est beauté, grandeur, bonté, lumière, amour!!!
Les prés fument, comme un gâteau sorti du four
Et l'on dirait parfois, tant leur odeur est forte,
Qu'on en pourrait tenir dans les deux mains, de
[sorte
Qu'en aspirant cet air j'ai l'effrayant bonheur
De me sentir entrer toute la Flandre au cœur.

La Vache

Dans la dune où fleurit la bardane et le thym,
Le seneçon médical et la bourrache,
Parmi le trèfle rouge et blanc, vient une vache
Qu'un bouvier nonchalant, mêne paître au matin.

Que le soleil éclate ou qu'un ciel incertain
Sous l'amoncellement des nuages le cache,
La bête chaque jour vient promener sa tache
Devant l'homme qui la taquine d'un rotin.

Son mufle au ras du pré, jamais ne se relève :
Lentement elle broute et, poursuivant son rêve,
Dans sa lourde mamelle, alambic rose et mol,

Distillant sagement les fleurs de notre sol,
Elle marche et balance à chaque pas sous elle
Un somptueux jabot que sa bâve dentelle.

Knocke

O! Quel soleil déjà baise dès le matin
La dune où monte, avec le fort parfum du thym,
L'odeur de tout ce qui n'attendait que l'aurore
Pour embaumer plus clair et plus suave encore.
Une buée épand son voile sur le sol;
Et l'alouette monte et ne suspend son vol
Qu'au delà du possible où la cherche ma vue :
Puis la voici tomber comme un oiseau qu'on tue.

La plaine, que nul être humain ne trouble encor,
Se remplit de lapins qui peuplent le décor.

La grand'route est déserte et les villas sont closes.
Dans les prés, le bétail rumine et se repose ;
Le caquet d'une poule annonce qu'elle pond,
Le chant d'un petit coq enroué, lui répond
Et sur la place on voit une vache échappée
Regarder longuement le buste de Verwée.

Impressionnisme

Des prés d'herbe jaune au soleil
Des vannes d'un violet clair,
Et dans l'eau noir-d'encre, l'éclair
Soudain d'un carpillon vermeil.

Silence brûlant qu'intercepte
L'éclatement sec d'un genêt
Dont la graine tombe et renaît
Dans l'herbe chaude qui l'accepte.

Une sente par les prés jaunes
Va comme un ruban mauve étroit ;
De loin en loin des pieux de bois
Semblent en mesurer les aunes.

Vaches violettes, bœufs roux
Kaléidoscopant leurs taches
Dans l'or des prés, bœufs roux et vaches
Plus violettes que des choux.

Mais comment se peut-il qu'on rende
Le ton des choses, leurs accents,
Avec ce ciel fou dont je sens
Que toutes les couleurs dépendent ?

*
* *

Je feins de m'endormir dans l'imposant silence ;
Oh! je le savais bien que les vieux meubles pensent;
Que les grands canapés, quand nous nous en allons,
Parlent d'un autre siècle aux chaises du salon,
Et que le clavecin, touché des mains illustres,
Répond à la chanson du clair cristal des lustres.
Que le bonze, là-bas, quand nous sommes partis
Fait, aux potiches, la morale et convertit
De son socle où soudain son geste continue
La Pompadour en saxe et la driade nue.

* * *

Comme un dieu vénéré quitte à regret ce monde
Phœbus las et vieilli se meurt au couchant d'or,
Tandis qu'à l'opposé la lune pâle et blonde
Devant ce roi déchu semble hésiter encor.
Entre eux, voici Vénus, claire comme une infante
Que la fraîcheur du soir rend frileuse et tremblante;
Coquette, elle renonce à partager le sort
Du soleil qui décline, et croit plus opportune
L'heure où la nuit venue on voit luire plus fort
Son brillant qu'elle oppose aux fadeurs de la lune.

Marine

Monotone, la vague, au loin, chante et déferle,
Rouge, le soleil choit dans un ciel gris de perle.
Lentement un voilier glisse sur l'horizon :
Sa silhouette est fine et pâle et se confond
Avec le ciel comme un château dans de la brume.
L'astre semble tomber plus vite et l'on présume
Que le brick va passer, là-bas, juste au moment
Où le disque d'or rouge, aux trois-quarts émer-
[geant,
Fera de ce voilier, maintenant gris d'ardoise,
Un profil noir et dur comme une ombre chinoise.

*
* *

Nulle étoile et la lune absente au firmament
La nuit profonde est calme, et comme le néant
Tout est noir et sans fin. Je vais seul et m'étonne
De ne pas même ouïr la plainte monotone
De la mer que je longe et de n'entendre pas
Autre chose dans l'air que le bruit de mes pas.
Je ne sais même plus tant la nature est coite,
Si j'ai la mer à gauche et la terre à ma droite ;

Si la mer est la dune et la dune de l'eau ;
Je confonds le sifflet d'un train et d'un bateau ;
Et j'ignore en voyant là-bas cette lumière,
Si c'est le feu d'un brick ou l'œil d'une chaumière.

Mythologie

Brouillard impénétrable : et voici l'aube à peine.
Au large un bateau phare où pleure une sirène.
Perles, nacres, tritons, je vous évoque afin
De mieux voir dans son char attelé de dauphins
Vénus, avec Amour, près de Neptune, assise.
... Mais le sommeil me tient encor et paralyse
Le faible effort en moi qu'il faudrait cependant
Pour fixer ce tableau qui s'en va se perdant,
Et je m'endors, croyant à ce signal quelconque,
Ouïr le dieu marin qui souffle dans sa conque.

Le Bassin

Le passé se reflète en la nappe de moire,
Tout se brouille dans mon esprit comme dans l'eau,
Et ce n'est plus alors au fond de ma mémoire
Que l'imprécis reflet d'un ancien tableau.
Un couple maintenant, sur la rive opposée
S'inverse au bassin bleu que j'observe pensif
Et sa forme un instant au remous délayée
Est comme un blanc tombeau près de l'ombre d'un if

Las ! j'oubliai la femme ayant goûté son règne,
Son rire, ses douleurs, et notre adieu qui saigne ;
Et le passé se mêle au lac artificiel
Où des poissons de sang fouillent l'azur du ciel.

*
* *

Chaque aiguille de pin porte, car il a plu,
Une goutte de pluie à sa pointe effilée
Et le brouillard est tel encore qu'on ne voit plus
Jusqu'au bout de l'allée.

Une brise légère a passé dans l'air calme
Tel sur des yeux mouillés le souffle d'un amant
Et le bois qui s'éveille, au rythme de ses palmes,
Pleure des diamants.

Heide 1913.

*
* *

Les étoiles ont disparu, l'une après l'une
Le jour semble rôder à l'horizon : la dune
Est déserte et le chant d'un coq trop matinal
Rompt seul le calme clair, effrayant et total.

L'homme est seul et s'en va, chassé par l'insomnie,
Attendre le soleil qui déjà s'ingénie
A triompher des voiles sombres de la nuit
Et dissipe avec eux les fièvres et l'ennui.
Le ciel, gaze de riz tendue à la cimaise,
Est lavé comme un ciel d'estampe japonaise ;

Une clarté plus vive émerge en éventail,
On entend les premiers beuglements du bétail,
Et déjà, le soleil qu'à peine l'on devine
S'oriente là-bas comme une perle fine.

Mais l'homme n'est plus seul : une femme qui met
Une main en visière, inspecte, d'un sommet
Où son galbe s'érige ainsi qu'une statue,
D'un geste circulaire et calme, l'étendue.

Puis elle disparait mais, prompt comme le fer
A quelqu'immense aimant soudainement offert,
On voit se diriger d'un bond, ou c'est tout comme,
Vers la dune où la femme a disparu, cet homme.

Car elle est là qui se croit seule et se dévêt,
Elle a quitté le dernier voile qu'elle avait
Et, soudain nue, ainsi qu'autrefois Aphrodite,
Vers la mer qui l'attend elle se précipite.

Plus pure de ce dont d'elle même ignoré,
Elle apparaît dans l'air comme un marbre doré,
Et, le flot la mêlant aux mousses des cascades
On l'eut dit échappée aux frises de l'Hellade.

L'homme ne se plaint pas aux dieux d'être venu
Et quand la nymphe émerge en tenant son sein nu
Comme une tourterelle, entre ses mains humides,
Il recule, il avance, hésite et reste encor
Et vaincu dans sa chair l'homme se sent alors
Plus coupable et savoure ainsi qu'un dieu velu,
Ce chef d'œuvre immortel à ses yeux dévolu.

Minuit

Le ciel avait ce soir une irruption d'étoiles.
Je m'étais étendu dans le sable avec toi :
Dédaignant notre couche et ses beaux draps de
[toile
Nous n'avons pas été dormir sous notre toit.

La dune, tiède encore, est comme une poitrine
Où s'imprègne le poids de nos fronts paresseux,
Et la lune qui monte au versant noir, incline
Sur notre solitude un visage amoureux.

Et tu m'as désigné du bout de ton doigt rose
Les étoiles que je connais l'une après l'une ;
Et tu rêves, tu dis : comme on est peu de chose
Puis tu t'endors, toute petite au cœur des dunes.

Peu de chose?... et tandis que je t'écris ces vers
Où je tâche à répondre hélas, tu te réveilles,
Et me penchant vers toi je contemple, ô merveille!
Tout le ciel réfléchi dans tes yeux grands ouverts.

Knocke, le 11 mai 1909.

A un ami

A René Wedekind.

Or je ne sais vraiment pourquoi je pense à toi,
Pauvre ami de jadis, enfant triste avant l'âge,
Parti sans nous revoir une dernière fois
Vers des pays d'exil et de fièvres sauvages.
Je ne sais, par ce calme après-midi d'avril
Pourquoi ton souvenir oublié me remonte.
Peut-être, dans ma joie entière se peut-il
Que je compare nos destins et que j'ai honte?
Tandis que je m'abreuve au soleil et qu'embaume,
Emane et danse et vibre et chante autour de nous

La vie intense et que la joie étend son baume
Sur notre cœur incendié de jeunes fous.
Tandis que je m'étends au cœur tiède des dunes
Et que je filtre lentement entre mes doigts,
Crésus indifférent d'une étrange fortune,
Le sable d'or liquide où s'arrête parfois
Le sourire ingénu d'un coquillage rose,
Dans ce calme bonheur, soudainement confus,
Je sens monter ton souvenir d'entre les choses
Et me voici songer à l'ami que tu fus

Tu reposes là-bas, dans des steppes d'oubli,
Etendu à la hâte, à quelques pieds sous terre,
Et je t'évoque, simplement, comme en un lit,
Un enfant triste à qui l'on a dit de se taire.
Sans parents et sans fleurs, sans larmes, sans amis,
Sans une main qu'on presse et sans que l'on te [plaigne
Sans qu'on t'ait pu sourire et sans que l'on t'ait [mis
Un peu de mousse fraîche à ta lèvre qui saigne.

Je ne sais quelle fleur vient d'éclore au jardin,
Dans le coin, à l'écart, où reposent les cendres,
Et pourquoi maintenant je m'arrête soudain
A cette fleur que fut ton âme jeune et tendre.

Sans doute avons nous tous ainsi d'obscurs défunts,
Dignes de nos regrets et que nous oubliâmes
Qui viennent ranimer un jour de leur parfum
Le chagrin qui pensif attendait dans nos âmes.

Et c'en est fait : je te consacre ma gaîté ;
Je ranime, pour toi, ma tristesse engourdie
Et je rentre, t'écrire, humblement affecté,
Ces vers que je te dois et que je te dédie.

Le Beau Cimetière

Sous le soleil joyeux, que de roses aux tombes.
Sur le marbre éclatant, des morts abandonnés,
Vois quelle floraison sauvage qui retombe
Comme autant de baisers qu'ils n'avaient pas
[donnés

Quel calme puéril et simple règne ici,
Comme la paix s'installe et comme l'air embaume,
Quel bonheur est le vôtre, ô morts! et que voici
La seule guérison possible et tous les baumes.

Car nulle part ailleurs qu'en ce lieu respecté
La flore n'a mieux dit la gloire de l'été,
Et jamais n'ont fleuri du cœur des vierges mortes
De lys plus glorieux sur des tiges plus fortes.

Nulle part les rosiers plus nombreux et plus beaux
N'ont donné plus de fleurs aux jardins des
[tombeaux
Et nulle rose ailleurs, plus puissante et plus fière,
N'a plus profondément parfumé la lumière.

Et parmi les gramens, vois-tu ce plant de blé
Qui penche sous le poids des épis, accablé,
Et nourri de la mort, à son col qui se plie
Suspend opulemment le trop plein de sa vie?

Or c'est ici qu'il faut désormais que je dorme :
Nul endroit ne peut m'être à l'âme plus conforme
Et dans la communion des fleurs et de la mort,
Mon cœur d'enfant gâté, plus ravi de son sort.

*
* *

Non je n'étais pas né pour vivre ces jours gris
Où l'âme s'ensommeille, où le cœur se contracte,
Et je ne sache pas avoir signé ce pacte
D'être loin du soleil un bourgeon rabougri.

Je voudrais m'en aller, et s'il fallait d'avance
Dire où je fuis ces lieux où meurt à mon insu
Tout ce qui put éclore un jour et n'a pas pu,
J'hésiterais longtemps pour Stamboul ou Florence.

Car si l'une un matin, flatteuse, a dans ses rets
Capté pour à jamais, mon âme inoccupée;
L'autre a conquis mon cœur par une mélopée
Qui descendit un soir de ses fins minarets.

Car si l'une a parfois, comme une mosaïque,
Du haut de sa colline, ébloui mon regard
L'autre, a des soirs divins, promené au hasard
Ma sensible paresse en ses légers caïques.

Car si j'aime l'Arno sous ses ciels d'améthyste
Et ses ponts florentins, je me souviens encor
Des Eaux douces d'Asie et de la Corne d'or
Où s'inverse le soir Byzance qui s'attriste.

Dimanche Hollandais

Lenteur, lenteur de la Hollande
Tu n'es pas sa moindre beauté.
L'âme de Bruges se demande
Où tu prends ta sérénité.

Ce long chaland sur tes eaux mortes
Est-il, Hollande, ton cercueil!
Et là, ces femmes, à leurs portes
Pour qui donc sont-elles en deuil?

Tout est lenteur, tout dort, tout rampe
Tous tes moulins sont au repos
Et tristement colle à sa hampe
La loque de tes vieux drapeaux

Quais moussus où dans l'eau stagnante
Meurt un concil de Nénuphars,
Canaux où glisse grave et lente
La file indienne de canards

Beffrois effilés qui s'enfoncent,
Dans le silence, comme un dard;
Lenteur de vos minuits qu'annoncent
Les bras rouillés du jaquemart.

Et derrière ses blancs rideaux
Cette centenaire percluse
Toujours là qui fait son dodo
Dans une maison de L'Écluse.

Est-elle, cette bonne dame
Une veuve de roquentin
Serait-elle Hollande, ton âme
Morte oubliée ou mannequin?

En tes jardinets familiers
Où s'érigent des statuettes
L'Echevin sur ses gros souliers
Fait flamber l'or d'une allumette.

Et têtant, comme au biberon,
Son brûle-gueule entre les lippes,
L'homme écrase les pucerons
De tes éternelles tulipes.

Lettre

J'ai bien reçu la lettre aimable où tu me plains
De cette solitude où je me trouve, au loin;
Mais je ne suis pas seul ici, car voici l'heure
Du bain tiède en l'étang et mon neveu qui pleure,
Dans des bras maternels est blotti rose et nu.
Et j'accours, je le prends, voici l'instant venu :
Il se défie un peu de cette libellule
Qui le frôle, en passant, de ses ailes de tulle;
Puis s'enhardit, tout le conquiert, tout est nouveau,
Ce qui flotte l'émeut, ce qui vole prévaut

Et dans le vent léger qui sent " l'eau qu'on remue „
Rêveur, suit le volant d'un bleu chardon qui mue.

Avec mes longs cheveux et ce gamin tout nu
J'ai l'air de Saint Joseph portant l'enfant Jésus,
Car il est ce petit blond comme une javelle;
Sur la berge, marraine appelle et nous rappelle :
" N'oublie pas cependant qu'on nous l'a confié !„
Et je ris, et vous même, amour cher, vous riez.

Alors c'est un devoir nouveau que je décline :
Je fie à d'autres mains l'enfant qui dégouline,
Et tandis que je m'en retourne à mes ébats,
On le frotte, on l'habille, on lui remet ses bas,
Et la chère marraine elle même surprise
A ce rôle prématuré qu'elle improvise,
Toute heureuse qu'il ait échappé au péril
Mêle à ses boucles d'or un ruban puéril.

Je plonge une dernière fois et quand j'émerge,
Faune barbu, parmi les roseaux de la berge
Elle rit car j'ai l'air maintenant du dieu Pan.
Près de son aigypane et de son aigypan.
Bébé qui s'éjouit entonne à ma sortie
Un hymne où participe un peu de moquerie.

Puis, à proximité de l'étang nous allons
Choisir un coin dans l'ombre où nous nous instal-
[lons.
Je m'étends et l'enfant s'assoupit sur ma hanche
De mon côté je m'alourdis et je me penche
Sur la poitrine de marraine qui s'étend
Et voyant que chacun sommeille en fait autant

Oui peut-être je dors aussi, mais je déguste
Le rythme de mon front soulevé par ce buste
Et je goûte, comme il convient, cette tiédeur
D'un torse où doucement bat le plus cher des cœurs

Aux senteurs de sa chair l'odeur du bois se mêle
Les aiguilles de pins tombent comme une grêle
Il me vient de partout, comme d'une île en mer
Des vagues de parfums, tendres, forts ou amers.

L'air est tout imprégné, c'en est une débauche :
C'est la bruyère en fleurs, ce sont les foins qu'on
[fauche,
Et voici l'épilobe et la sauge et le thym,
Et l'abeille qui fuit, lourde de son butin.

Adieu ! garde pour toi cette missive écrite
D'un crayon paresseux, naïf et sans mérite.
Je te sais indulgent et digne de comprendre
Le charme de ces riens que je m'amuse à rendre.

Simple Croquis

Le soleil a chauffé la terre et dans le parc,
Des millions de fleurs, dans l'air qu'elles parfu-
[ment,
Sur leur tige qui se courbait ainsi qu'un arc,
Redressent leur beauté près de l'étang qui fume.

L'ombre monte, une abeille au cœur frais d'une
[rose
Ecarte le pétale, et le soleil qui meurt
Confère une beauté nouvelle à chaque chose.
Sur le lac on n'entend que le bruit d'un rameur

Dont les rames dans l'eau plongent alternatives,
Et dirigent la barque aux gazons de la rive.
Un groupe de canards va se cacher parmi
Les sables des roseaux plantés aux pieds des berges ;
Tandis qu'un cygne, à peine encor désendormi,
Dans le parterre en fleurs d'où sa blancheur émerge,
Bat de l'aile et flattant la grâce de ses lignes,
Descend, hésite un peu, plonge et comme en l'étang
Se double son image heureuse, en même temps
S'augmente en nous l'envie aimable d'être un cygne.

Les Carillons

Comme deux vieilles sœurs, toutes deux orphelines,
Ainsi Bruges-la-Morte est pareille à Malines
Et, chantres de leur gloire et témoins de leurs maux,
Les vieux beffrois flamands sont des frères ju-
[meaux.

Ils portent à leur faîte et qui veille sur elles
La vigie attentive aux balcons de dentelles.

Svelte et gothique, ouvré comme un sceptre de roi,
Sur l'antique cité s'élève le beffroi.

Plus massive et la mine hautaine et plus altière
Saint Rombaut revêtait sa malines de pierre;

Et le carillonneur obscur et qui s'anime
Fait passer en leurs voix sa belle âme anonyme.

*
* *

O mes vieux carillons vous reviendrez encor
Du haut de vos beffrois, vos tours et vos tourelles
Sur vos mourantes sœurs jeter les sequins d'or
Qu'une opulente gloire éparpillait sur elles.

*
* *

Vous fûtes, tour à tour, l'essaim clair des oiseaux
Qu'abrite, à son insu, la gueule des gargouilles;
Ou, comme au vent du nord un chêne se dépouille,
Le brusque envolement des croassants corbeaux.

Comme on arracherait des dentelles d'argent
S'effiloche en l'azur la gamme arachnéenne ;
Et l'arpège envolé comme un chant de sirène
Etend son réseau d'or sur le plus indigent.

***

Mais sont venus les deuils et leur âpre cortège :
Comme un vaste flambeau s'éteint à vos sommets,
Le carillon se meurt ; le peuple se soumet
Puis, ayant protégé, souffre qu'on le protège.

Longtemps vous n'êtes plus la leçon la meilleure :
Vos enfants, oublieux d'un glorieux passé,
N'écoutent plus, distraits, votre voix qui ne sait
Pleurer sur leur ennui que d'inutiles heures.

Oui vous dressez encor vos tours et vos beffrois
Vieilles cités, ainsi qu'au temps des seigneuries ;
Mais vous êtes la ville où plus jamais ne rient
Ni l'or de vos cadrans, ni celui de vos voix.

Cassés, les poings brutaux des noirs tocsins de
[Flandre.
La quiétude fait place au sursaut, tout s'endort.
En vain le tisserand qui ne peut plus le vendre
Enlumine un brocart d'une arabesque d'or.

Morte la source claire où vont manants et riches
Tremper l'âpre désir au faste habitué,
Et l'on eut dit, hélas! qu'on les avait tués
Les oiseaux qui charmaient Marguerite d'Autriche.

***

Mais voici lentement se réveiller vos âmes :
Le peuple se souvient et forts de ce qu'ils sont
Les flamands agités d'un merveilleux frisson
S'émeuvent d'un passé dont chacun se réclame.

Et voici les chansons s'envoler cristallines
Voici s'éparsemer au vent l'or de vos voix.
Lasses d'avoir dormi cent ans, Belles-au-bois,
Voici vous réveiller, O Bruges et Malines.

A un Arbre

Sapin majestueux, bel arbre svelte et fort!
Vas-tu rester ici planté jusqu'à ta mort?

Depuis l'heure incertaine où germa ta semence
Que le hasard distrait laissa choir de son van
N'as-tu jamais rêvé la sublime démence
D'aller vivre ta mort sur les flots émouvants?

Parce qu'un bûcheron soudain te transforma,
N'éprouvas-tu jamais dans ta sève, réponds!
L'impérieux désir d'ériger sur un pont
La hampe d'un grand mât

Se peut-il qu'élevant ton front clair, en silence,
Vers le soleil qui vermillonne tes piquants,
Tu n'aies jamais rêvé de bateaux en partance
Où sont tes frères morts, mais plus que toi vivants!

Dis, peux-tu rester là, vainement dans le sable
Têtant le sol avare et sec, et depuis quand
La vie en place est-elle à la mort préférable?

Sans doute les amants n'iront plus dans le bois
Consacrer l'union frivole en ton écorce;
Et tes rameaux danseurs dans le vent que tu bois
Ne diront plus jamais la gloire de ton torse.

Mais le mât des voiliers a bien d'autres amants,
Quand, là-haut, tout petit, cramponné dans sa [hune,
Le moussaillon transi, rêvant à sa maman,
Laisse couler des pleurs tout argentés de lune.

Et que sont tes rameaux auprès de ses cordages,
Quand la tempête, un jour, le surprend loin du port
Et fait du bateau fou qui danse dans l'orage,
Comme une lyre immense avec sa hampe d'or?

Tu n'as jamais rien vu que ta forêt natale,
Il a baigné son corps aux souffles parfumés,
Tandis que, végétant, tu n'es, nouveau Tantale,
Qu'un grand-seigneur perclus richement costumé.

Vienne décembre où ta grandeur se découronne
Quand glisse à tes pieds nus le pourpoint que
[tu perds,
Le mât poursuit sa vie et n'a jamais d'automne
Le grand-mât " court encore „ et n'a jamais d'hiver.

Bel arbre quelle honte alors sera la tienne?
Ta sève ayant fini d'alimenter ton front,
Veule, tu traîneras ta mort quotidienne
Et petit à petit tes rameaux tomberont.

. . . .

Ah dis? loin de la mort obscure et son coma,
Par un soir, d'ouragan, sans étoiles, sans lune!
Ah préfères-tu pas alors, comme un grand mât
Craquer superbement du pont jusqu'à la hune?!

Procession

Sainte Marie, et c'est la fête et c'est dimanche :
On a brossé la route et de chaque côté,
Pour honorer leur Dieu, les hommes ont planté
Des branches.

Voici des sapins fiers et droits comme des piques
Des trembles en arceau, des sorbiers en portail,
Et c'est, dans le village, une avenue épique
Qu'ornent, de loin en loin, des sorbes de corail.

Le feuillage plus clair de l'érable et du hêtre
Fait aux murs des maisons d'harmonieux décors,
Et les genêts, fleuris de leurs papillons d'or,
Encadrent les fenêtres.

Entre les auvents bleus, dans l'embrasure étroite,
Près d'une croix de cuivre où souffre l'Immortel,
Une petite vieille, aimable et maladroite,
Installe avec ferveur un minuscule autel.

Elle s'en va, revient et dépose parmi
De lourds flambeaux de verre, où s'étoilent des
[cierges,
Sur un coussin de perle, un globe où l'on a mis
La Vierge.

Devant sa porte une autre, arrive en ce moment,
Qui fait, entre les pieds inégaux d'une table,
Du bout de son balais, courir ingénument
Les ondulations d'une grecque de sable.

Tout le village est recueilli, tout est silence.
Les poules ne picorent plus sur le fumier,
Les coqs ne chantent pas et les grands bœufs qui
[pensent
Se taisent dans l'étable où songe le fermier.

Mais à l'église où se termine la grand'messe,
Les cloches que l'on voit entre les abat-son,
Dansent et sonnent clair dans la paix qu'elles
[blessent
Tandis que les bedeaux accordent leur basson.

A la tour, un drapeau qui flotte à la corniche
Pointe sa hampe horizontale, prête à choir;
Impudent et profane, échappé de sa niche
Un pigeon familier en a fait un perchoir.

Voici l'église ouverte : à l'autel allumé,
Brille comme un soleil l'ostensoir, où l'hostie
Ouvre son grand œil blanc. Le prêtre a refermé
Le tabernacle d'or... Amen! c'est la sortie!

L'orgue entame un plain-chant dont les ondes
[pieuses
Montent avec l'encens aux parfums bleus et lourds
Et la foule se lève enfin, silencieuse,
Et se retire et s'agenouille aux alentours.

C'est la procession qui sort : Voici les filles,
Les plus jeunes donnent la main à leur maman,
D'autres d'une corbeille où pendent des rubans,
Puisent des fleurs et lentement les éparpillent.

Voici les garçonnets blonds comme des jésus,
Cheveux bouclés, gants de coton, de filoselle,
Doigts mordillés et décousus,
Et gras de cire ou de chandelle.

Viennent, marchant au pas, couronne blanche au
[front
Les vierges du village et les communiantes
Cortège de hasard, belles ou laiderons,
Grande ou petite, aimable ou triste ou souriante.

Pour quelle sainte et dans quel but?
Pour quel souhait fait à quel saint
Vont-elles celles-ci, portant des attributs
Sur des coussins?

La Vierge passe en chape d'or et de velours;
Dignes, les yeux baissés, des pucelles la portent;
Mais cet honneur accable encore et c'est bien lourd,
Et les voici déjà plus pâles que des mortes.

Des sonnailles au loin tintent devant le dais;
Les fervents alignés courbent l'échine et prient
Et l'air est plein d'encens et la route est fleurie
Où va passer enfin le Dieu qu'on attendait.

Et c'est un branle-bas dans toutes les chaumières
Hommes, femmes, valets, fillettes et gamins
Tous ont voulu jeter des fleurs sur le chemin
Et font, à leur insu, pleuvoir de la prière.

Des pétales de lis, blancs comme des avé,
Tournent dans du soleil et doucement se posent,
Papillon qui s'arrête un moment sur les roses
Qui fleurissent la route et cachent les pavés.

Semez! éparpillez! C'est de l'amour qui brille!
Des fleurs encor! des flox! des feuilles! des soucis!
Les plus pauvres lancent du sable et puis ceux-ci
Du papier d'or ou du feuillage de myrtille!

Mais qu'importe l'offrande et seul le geste vaut;
Ainsi, naïve enfant, toute préoccupée
A fléchir les genoux perclus de ta poupée,
Je t'aime d'ignorer combien ton geste est beau...

... Or, là-bas tout s'achève et se désorganise :
Le prêtre a terminé sa tâche au reposoir;
Sur le retour vont ceux qui veulent Le revoir,
On s'agenouille encor, puis tout rentre à l'église.

Et tout le jour, toute la nuit, jusqu'au matin,
Tout imprégnée encor de suc et de rosée,
La grand'route où se meurt cette flore écrasée
Embaumera tout le village; et les chemins
Exhaleront, du cœur de ces roses blessées,
De ces gazons foulés et de ces lis meurtris,
Comme un parfum d'église où resteront empris
Tous les gestes fervents avec tous les Pater
Qu'ont fait et dit pour Dieu les Hommes de la
[terre.

*
* *

Bois, ô fils des cités malsaines et tuantes,
Bois l'air pur que dédie à ta débilité
L'arôme résineux des bosquets où tu hantes
Et goûte à pleins poumons le cœur chaud de l'été

Mâche l'amer bourgeon qu'en la forêt prodige,
T'offre en se balançant la branche des pins bleus
Et va, soudain repris d'un juvénil vertige
Surprendre en leurs ébats les sylvains fabuleux.

Bondis dans les gramens qui longent les côteaux,
Ensanglante ta bouche aux fruits pourpres des
[ronces,
Et lance allègrement un hommage à l'écho
Dont tu connais pourtant d'avance la réponse.

Prends la plaine fleurie où le sentier ondule,
Laisse le Janina et l'Io paon du jour,
Ouvrir et refermer leur aile où des lunules
Montrent l'étonnement d'un grand œil de velours.

Puis, quand le crépuscule étouffant les rumeurs
Descend sur l'univers sa cloche de silence,
Comprends le charme aussi d'un soleil qui se meurt
Et subis, sans regret, sa divine influence.

Écoute s'espacer les appels du bétail
Et comme, afin de mieux respecter le mystère,
Tandis que le bouvier les ramène au bercail,
Les bêtes ont compris la beauté de se taire.

*
* *

Oh! mon frère, pardon, je n'étais pas méchant
Mais nous avions chacun sa façon de comprendre.
Mon chant ne pouvait pas ressembler à ton chant.
En ces temps d'équité, c'est justice à nous rendre.

TABLE DES MATIERES